

H. 5. 5927 8

NAPOLÉON I.

NOTICES CARACTÉRISTIQUES

DU

PRINCE DE METTERNICH.

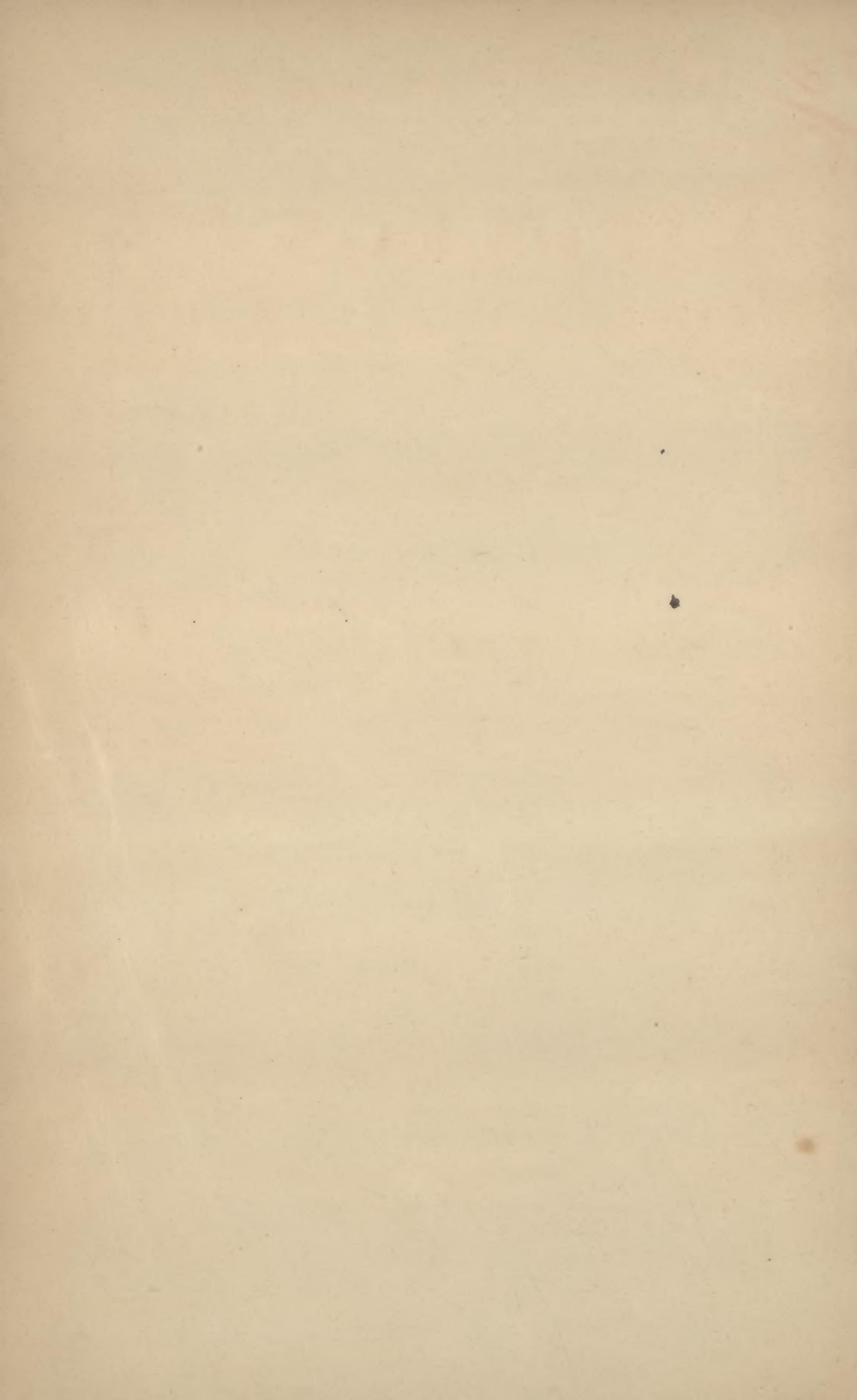
EXTRAIT DE L'OUVRAGE „MARIE LOUISE, ARCHIDUCHESSE DE L'AUTRICHE ETC.
PAR LE BARON DE HELFERT.“



VIENNE, 1875.

GUILLAUME BRAUMÜLLER

LIBRAIRE DE LA COUR I. ET R. ET DE L'UNIVERSITÉ.



H. 81
6927

2

NAPOLÉON I.

NOTICES CARACTÉRISTIQUES

DU

PRINCE DE METTERNICH



R. 72875

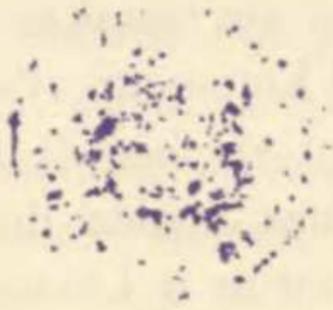
EXTRAIT DE L'OUVRAGE „MARIE-LOUISE, ARCHIDUCHESSE DE L'AUTRICHE ETC.,
PAR LE BARON DE HELFERT.“ 1873.

VIENNE, 1875.

GUILLAUME BRAUMÜLLER

LIBRAIRE DE LA COUR I. ET R. ET DE L'UNIVERSITÉ.





Notices sur l'entretien avec Napoléon, au palais Marcolini, à Dresde, en 1813.

Entretien avec Napoléon à Dresde, le 23 juin 1813.

Parti de Gitschin le 22 juin, sur une invitation de Napoléon, j'arrivais à Dresde le lendemain et je descendis chez Mr. de Bubna. Immédiatement après mon arrivée je reçus l'invitation de me rendre chez Napoléon au jardin Marcolini où se trouvait son quartier général, sous la garde de 20.000 hommes, refoulés dans le faubourg de Friedrichstadt et les environs.

L'apparition du Chef du Cabinet autrichien à Dresde avait excité à un haut degré l'attention des Maréchaux et de l'armée française tout entière. Il me serait difficile de retracer l'expression d'une pénible crainte sur l'issue des négociations qu'en particulier je trouvais empreinte sur les figures de la troupe dorée, réunie dans les salons de service de l'Empereur.

Aussitôt que Napoléon fut prévenu de ma présence au jardin Marcolini, il me fit passer dans son Cabinet. Le Prince de Neufchâtel (Berthier) en m'accompagnant à travers les salons de service, me dit à voix basse: „N'oubliez pas qu'il faut la paix à l'Europe et surtout à la France qui ne veut que la paix.“ Je ne crus point devoir lui répondre.

Je trouvai Napoléon m'attendant debout, au milieu de son Cabinet, l'épée au côté et le chapeau sous le bras. Il vint au

devant de moi avec un air composé et me demanda des nouvelles de la santé de l'Empereur. Peu après ses traits se rembrunirent et, se plaçant en face de moi, il m'adressa l'interpellation suivante: „Vous voulez donc la guerre? Eh bien, nous la ferons. J'ai détruit à Lützen l'armée prussienne, j'ai battu les Russes à Bautzen; Vous voulez avoir votre tour, je Vous donne rendez-vous à Vienne. Les hommes sont incorrigibles, l'expérience est perdue pour eux. J'ai remplacé l'Empereur François trois fois sur son trône; je lui ai promis de rester en paix avec lui toute ma vie; j'ai épousé sa fille; je me suis dit dans le temps que je faisais une sottise, mais je l'ai faite et je m'en repens aujourd'hui.“

Ce début doubla en moi le sentiment de la force de ma position. Je me regardai dans ce moment de la décision, comme le Représentant du Corps social tout entier. Je l'avoue, Napoléon me parut petit.

„La paix comme la guerre“, lui dis-je, „dépend de V. M. L'Empereur a des devoirs à remplir devant lesquels disparaîtront toujours à ses yeux des considérations secondaires. Le sort de l'Europe, son avenir et le vôtre sont placés aujourd'hui entre Vos mains. Il y a incompatibilité entre l'Europe et les plans que Vous avez poursuivis jusqu'à présent. Il faut la paix au monde; pour assurer cette paix Vous devez rentrer dans des limites de puissance compatibles avec le repos général, ou bien Vous succomberez dans la lutte. Vous pouvez faire la paix aujourd'hui, demain Vous ne le pourrez plus. L'Empereur mon Maître réglera sa conduite sur la voix de sa conscience; c'est à Vous, Sire, d'écouter la vôtre.“

Napoléon m'interrompit en s'écriant: „Eh bien que veut-on de moi? que je me déshonore? Jamais! je saurai mourir, mais je ne cède pas un pouce de terrain. Vos souverains nés sur le trône peuvent se faire battre vingt fois, et ne pas moins rentrer, chaque fois, dans leurs capitales; moi qui ne suis que le fils de la fortune, je ne régnerais plus le jour où j'aurais cessé d'être fort et, par conséquent, où j'aurais cessé de com-

mânder le respect. J'ai commis une grande faute de ne pas avoir fait entrer dans mes calculs ce qui m'a coûté une armée, belle comme il n'en fut jamais. Je sais me battre contre les hommes, mais non contre les élémens. Le froid m'a tué, j'ai perdu 30.000 chevaux en une seule nuit, j'ai tout perdu excepté l'honneur et le sentiment de ce que je dois à la brave nation qui, après tant de désastres, m'a donné des preuves nouvelles de sa conviction que moi seul puis la gouverner. J'ai réparé les pertes de l'an dernier; regardez mon armée après les batailles que je viens de gagner! Je Vous la ferai passer en revue."

"Et c'est l'armée", lui dis-je, "qui elle-même demande la paix!"

"Pas l'armée", m'interrompit Napoléon avec vivacité, "mais mes généraux; le froid de Moscou les a démoralisés. J'ai vu les plus braves pleurer comme des enfans. Ils n'avaient plus ni forces physiques ni forces morales. Je pouvais faire la paix il y a quinze jours, je ne le puis aujourd'hui; j'ai gagné deux batailles, et je ne la ferai pas."

"Par ce que V. M. vient de me dire", répliquai-je, "Elle me fournit une preuve nouvelle de la vérité de la thèse, qu'il y a incompatibilité entre Elle et l'Europe. Vos traités de paix ne furent jamais que des trêves, les revers comme les succès Vous poussent à la guerre. Voici le terme où Vous et l'Europe Vous êtes mutuellement jeté le gant. Vous le ramasserez, Vous et l'Europe, et ce ne sera pas elle qui succombera dans la lutte."

"Est-ce au moyen d'une coalition que Vous prétendez me tuer?" répartit Napoléon. "Combien êtes-Vous d'alliés? Quatre, cinq, six, vingt? Plus Vous serez et mieux ce sera pour moi! J'accepte le défi. Je Vous le répète", continua-t-il avec un rire forcé, "c'est à Vienne et au mois d'Octobre prochain que je Vous donne rendez-vous; nous verrons à cette époque où seront Vos amis les Russes et les Prussiens. Comptez-Vous sur l'Allemagne? Voyez ce qu'elle a fait en 1809! Pour y

maintenir les peuples il me suffit de mes soldats, et la crainte qu'ils ont de Vous me sert de garant de la fidélité des Princes. Déclarez Votre neutralité et maintenez-la, j'accepterai la négociation à Prague. Voulez-Vous d'une neutralité armée? Soit! Vous placerez 300.000 hommes en Bohême, et je me fierai à la parole de l'Empereur qu'il ne me fera pas la guerre, avant que la négociation ne soit terminée."

„L'Empereur“, dis-je, „a offert aux Puissances sa médiation et non sa neutralité. La Russie et la Prusse ont accepté la médiation; c'est à Vous, de Vous déclarer aujourd'hui et Vous accepterez ce que je viens Vous offrir, et nous fixerons un délai pour la durée de la négociation. Vous le refuserez, et l'Empereur mon Maître se regardera comme libre dans le choix de ses déterminations et de sa conduite. Les affaires pressent, les armées ont besoin de vivre, nous aurons tout à l'heure 250.000 h. en Bohême, ils pourront y séjourner pendant quelques semaines, mais non durant autant de mois.“

Ici Napoléon m'interrompit pour se livrer à une longue divagation sur la force possible de notre armée. Ses conclusions furent que nous ne pourrions dans aucune supposition rassembler plus de 65.000 h. effectifs en Bohême. Il appela au secours de sa démonstration des calculs fondés sur l'étendue de la population de la Monarchie, sur l'évaluation des pertes en hommes éprouvées dans le cours des dernières guerres, sur les termes de notre conscription. Je lui marquai mon étonnement sur l'inexactitude de ses informations et j'appuyai ce sentiment sur la facilité qu'il devait avoir de se procurer des données plus vraies et plus précises. „Je m'engage“, lui dis-je, „à Vous donner la liste exacte de Vos bataillons; et ce que je n'ignore pas sur le compte de l'armée française, comment pourriez-Vous l'ignorer sur celui de l'armée autrichienne?“ Napoléon me répondit que c'était tout juste parce qu'il tenait des états fort détaillés de l'armée en Bohême, qu'il était sûr de ne pas se tromper sur son effectif. „Mr. de Narbonne“, me dit-il, „a mis une foule d'espions en campagne, il m'a envoyé force

états, étendus jusqu'aux baguettes de Vos tambours; mon quartier-général en a fait autant, mais je sais mieux que personne la valeur qu'il faut attacher aux notions de ce genre. Mes calculs portent sur des bases mathématiques et ils sont dès lors certains. Nul, en dernier résultat, ne saurait avoir plus qu'il ne peut avoir.“*)

Napoléon me conduisit dans son Cabinet de travail et me montra les états de notre armée tels qu'ils lui arrivaient journellement; il les scruta avec beaucoup de détail, et à peu près régiment par régiment. Notre discussion sur cet objet dura plus d'une heure. Rentrés dans son Cabinet de jour, Napoléon n'aborda pas la question politique et j'aurais supposé qu'il visait à distraire mon attention de l'objet de ma mission, si une expérience antérieure ne m'avait appris combien les divagations lui étaient familières. Il aborda l'ensemble de ses opérations en Russie, il entra dans de longs et minutieux détails sur l'époque de son dernier retour en France. Ce qui me fut clair, c'est que le but constant de ses paroles était d'imputer entièrement à la saison la défaite en 1812, et de me convaincre que jamais sa position morale n'avait été plus forte en France que par suite de ces mêmes événements. „L'épreuve“, me dit-il, „a été forte, mais elle a été complète.“

Après l'avoir écouté pendant plus d'une demi-heure, je l'interrompis par la réflexion que, comme résultat de ce qu'il venait de me dire, j'entrevois une forte démonstration de la nécessité de mettre un terme à tant d'aventures. „La fortune“, lui dis-je, „peut se lasser une seconde fois, tout comme elle s'est déjà lassée en 1812. Dans les temps ordinaires les armées ne forment qu'une partie restreinte des populations. Aujourd'hui ce sont des nations que Vous appelez sous les armes; Votre armée actuelle n'est-elle pas une génération anticipée?

*) Une circonstance digne de remarque et constatée par plus d'une preuve, c'est la somme des illusions auxquelles Napoléon s'est abandonné, depuis l'ouverture de la campagne de l'année précédente, sur tout ce qui regardait les forces qu'il avait à combattre.

J'ai vu Vos soldats, ce sont des enfans. Vous avez le sentiment que la nation Vous regarde comme lui étant nécessaire; mais ne Vous l'est-elle pas à son tour? Quand la génération anticipée que Vous avez appelée sous les armes aura disparu, irez-Vous appeler ce qui la suit?"

Napoléon prit à ce propos l'attitude de la plus vive colère. Il pâlit et sa physiognomie se décomposa. „Vous n'êtes pas militaire“, me dit-il avec l'accent de la colère, „et Vous ne savez pas ce qu'est l'âme d'un soldat. Je suis élevé dans les camps, et un homme comme moi se soucie peu“ (je n'ose pas me servir ici du terme bien plus énergique employé par Napoléon) „de la vie d'un million d'hommes!“ En finissant la phrase il jeta le chapeau qu'il tenait à la main dans un coin de la pièce. Je restai calme et m'appuyant sur les rebords d'une console, placée entre deux croisées, je lui dis avec l'accent ému que devait me donner le mot que je venais d'entendre: „Pourquoi me choisir pour me dire entre quatre murs ce que Vous venez de prononcer? Ouvrons les portes et que Vos paroles retentissent d'un bout de l'Europe à l'autre! Ce n'est pas la cause que je viens défendre auprès de Vous qui pourra y perdre!“

Napoléon se recueillit et baissant de ton, il me dit des paroles non moins remarquables que celles que je viens de retracer. „Les Français n'ont point de plaintes à former contre moi; c'est pour les ménager que je fais tuer des Allemands et des Polonais. J'ai perdu dans la campagne de Moscou 300.000 hommes, il n'y avait sur le nombre pas 30.000 Français.“ „Vous oubliez, Sire“, lui dis-je, „que Vous parlez à un Allemand!“

Napoléon se remit en marche avec moi et à la seconde allée et venue il ramassa le chapeau qui se trouvait sous ses pieds. Il revint alors à son mariage. „J'ai ainsi fait“, me dit-il, „une bien grosse sottise en épousant une Archiduchesse d'Autriche.“ „Puisque Votre Majesté veut connaître mon opinion, je Lui répondrai bien franchement que Napoléon *Conquérant* en fait une!“ „L'Empereur François veut donc détrôner sa fille?“ „L'Empereur“, repris-je, „ne connaît que ses devoirs,

et il saura les remplir. Quelque puisse être le sort de sa fille, l'Empereur en premier lieu est Monarque est l'intérêt de ses peuples se trouvera toujours placé dans la première ligne de ses plans.“ „Eh bien“, interrompit Napoléon, „Vous ne me dites rien qui put m'étonner, Vous ne faites que me confirmer dans l'opinion que j'ai mal fait, que j'ai commis une faute irréparable. En épousant une Archiduchesse j'ai voulu amalgamer le nouveau avec l'ancien, les préjugés gothiques avec les institutions de mon siècle; je me suis trompé, et je ressens aujourd'hui toute l'étendue de mon erreur. Elle pourra me coûter le trône, mais j'ensevelirai le monde sous ses ruines.“

L'entretien s'était prolongé jusqu'à huit heures et demie du soir. Il était nuit close. Personne n'était venu se présenter dans le Cabinet. Pas un moment de silence n'avait interrompu cette discussion si animée, dans laquelle je puis compter six momens, où mes paroles avaient toute la valeur d'une déclaration de guerre formelle. Mon intention n'a pu être de retracer tout ce que Napoléon m'a dit dans cette longue entrevue; je me suis arrêté aux points les plus saillans, et qui étaient en rapport direct avec l'objet de ma mission. Vingt fois nous nous trouvâmes bien loin de cet objet*), ceux qui ont connu Napoléon et qui ont traité d'affaires avec lui, n'en seront point étonnés.

Napoléon me congédia avec un accent calme et doux. Je ne pouvais plus distinguer les traits de sa figure. Il m'accompagna jusqu'à la porte du salon de service. Mettant la main sur le loquet du battant, il me dit: „Nous nous reverrons“. „Je serai à Vos ordres“, lui répondis-je, mais sans aucun espoir d'atteindre le but de ma mission. „Eh bien“, reprit Napoléon, en me frappant sur l'épaule, „voulez-Vous savoir ce qui arrivera? Vous ne me ferez pas la guerre!“ „Vous êtes perdu, Sire“, lui dis-je avec vivacité; „j'ai l'ai pressenti en arrivant et en Vous quittant j'emporte la conviction.“

*) L'exposé de sa campagne de 1812 remplit seul quelques heures de notre entretien. Une foule d'autres sujets étrangers à l'objet de ma mission l'occupèrent de même fort longtemps.

Je trouvai dans les salons les mêmes Généraux que j'y avais laissés en entrant chez Napoléon. Je les vis empressés de lire sur ma physiognomie l'impression que j'emportais d'une conversation de plus de neuf heures. Je ne m'arrêtai pas et je ne crois point avoir satisfait leur curiosité. Berthier m'accompagna jusqu'à mon carrosse. Il saisit le moment où nous nous trouvions éloignés de tout le monde pour me demander si j'avais été content de l'Empereur? „Oui“, lui dis-je; „il a eu soin d'éclairer ma conscience; je le regarde comme un homme fini.“

Mémoire sur le caractère et les singularités de Napoléon.

Napoléon Bonaparte.

Ecrit en l'année 1820.

Parmi les individus, placés dans une situation indépendante de cet homme extraordinaire, il en est peu qui aient eu avec lui autant de points de contact et de relations directes que moi.

Mon opinion sur Napoléon n'a pas varié dans les différentes phases de ces relations. Je l'ai vu et étudié dans les momens de son plus grand éclat, je l'ai vu et suivi dans ceux de son déclin; et quoiqu'il ait pu tenter pour m'induire en erreur sur son compte, ce que, dans bien des occasions, il eut grand intérêt à faire, il n'y a point réussi. Je puis donc me flatter d'avoir saisi les traits essentiels de son caractère, et de l'avoir jugé avec impartialité; pendant que l'immense majorité des contemporains n'a vu encore qu'à travers un prisme, et les côtés brillans et les côtés défectueux ou sinistres d'un homme, que la force des choses, jointe à des qualités individuelles éminentes, avait porté au faite d'un pouvoir sans exemple dans l'histoire moderne.

Appliqué avec une persévérance infatigable à recueillir ce qu'un demi-siècle d'événemens semblait avoir préparé en sa faveur; animé d'un esprit de domination, également actif et clairvoyant; habile à apprécier tout ce que les circonstances du moment offraient de moyens à son ambition; sachant, avec une rare sagacité, faire tourner à son avantage les fautes et

les faiblesses des autres: Bonaparte est resté seul sur un champ de bataille, que des passions aveugles et des factions féroces ou en délire s'étaient disputé pendant dix ans. Ayant fini par confisquer à son profit la révolution toute entière, il m'a paru dès lors le point indivisible sur lequel devaient se concentrer les regards d'un observateur, et ma nomination à l'Ambassade en France m'a fourni pour cet effet des facilités particulières que j'ai eu soin de ne pas négliger.

Le jugement est souvent influencé par des premières impressions. Je n'avais jamais vu Napoléon avant l'audience qu'il me donna à St. Cloud, pour la remise de mes lettres de créance. Je le trouvai debout, au milieu de l'un des salons, avec le Ministre des affaires étrangères et six autres personnages de sa Cour. Il portait l'uniforme de l'infanterie de la Garde, et avait le chapeau sur la tête. Cette dernière circonstance, inconvenante sous tous les rapports, puisque l'audience n'était point publique, me frappa comme une prétention déplacée et sentant le parvenu; elle me fit même hésiter un moment, si je ne me couvrirais pas à mon tour. Je débitai cependant une courte harangue, dont le texte serré et précis différait essentiellement de celles qui étaient devenues habituelles à la nouvelle Cour de France. Son attitude me parut annoncer de la gêne, et même de l'embarras. Sa figure courte et carrée, une tenue ignoble, et néanmoins une recherche marquée à se rendre imposant, achevèrent d'affaiblir en moi le sentiment de grandeur que l'on attachait naturellement à l'idée de l'homme qui faisait trembler le monde. Cette impression ne s'est jamais entièrement effacée de mon esprit; elle m'a été présente dans les rencontres les plus fortes que j'eus avec Napoléon, aux différentes époques de sa carrière. Il est possible qu'elle ait contribué à me montrer l'homme tel qu'il était, à travers les masques dont il savoit se couvrir. Dans ses boutades, dans ses accès de colère, dans ses brusques interpellations, je m'étais accoutumé à voir autant de scènes préparées, étudiées et calculées sur l'effet qu'il voulait produire sur l'intrelocuteur.

Ce qui dans mes relations avec Napoléon, relations que dès mon début je tâchai de rendre fréquentes et confidentielles, ce qui, dis-je, me frappa d'abord le plus, ce fut la *perspicacité* éminente et la grande simplicité de la marche de son esprit. La conversation avec lui a toujours eu pour moi un charme difficile à définir. Saisissant les objets par leur point essentiel, les dépouillant des accessoires inutiles; développant sa pensée et ne cessant de l'élaborer qu'après l'avoir rendue parfaitement claire et concluante; trouvant toujours le mot propre à la chose ou l'inventant là où l'usage de la langue ne l'avait pas créé, ses entretiens furent toujours pleins d'intérêt. Il ne causait pas, mais il parlait. Moyennant l'abondance de ses idées et la facilité de son élocution il savait adroitement s'emparer de la parole, et l'une de ses tournures habituelles était celle de vous dire: „Je vois ce que Vous voulez; Vous désirez arriver à *tel* but, eh bien, allons droit à la question.“

Cependant, il n'en écoutait pas moins les remarques et les objections qu'on lui adressait, il les accueillait, les débattait ou les repoussait, sans sortir ni du ton ni de la mesure d'une discussion d'affaires; et je n'ai jamais éprouvé le moindre embarras à lui dire ce que je croyais la vérité, lors même qu'elle n'était pas faite pour lui plaire.

De même que dans ses conceptions, tout était clair et précis, ce qui réclamait ni difficulté ni incertitude. Les règles reçues ne l'embarrassaient guères. Dans la pratique comme dans la discussion il marchait vers son but, sans s'arrêter à des considérations qu'il traitait comme secondaires, et dont trop souvent peut-être il dédaignait l'importance. La ligne la plus directe pour arriver à l'objet qu'il tenait en vue, était celle qu'il choisissait de préférence et qu'il poursuivait jusqu'au bout, tant que rien ne l'engageait à s'en écarter; mais aussi sans être l'esclave de ses plans, il savait les abandonner ou les modifier, du moment que son point-de-vue venait à changer, ou lorsque de nouvelles combinaisons lui offraient le moyen de l'atteindre plus efficacement par des voies différentes.

Il possédait peu de connaissances scientifiques. Ses partisans se sont appliqués plus spécialement à accréditer l'opinion qu'il était profond mathématicien. Ce qu'il connaissait des sciences mathématiques ne l'eut point élevé au dessus de tout officier formé, comme lui, pour l'arme de l'artillerie; mais ses facultés naturelles suppléaient au savoir. Il est devenu législateur et administrateur, comme grand capitaine, par suite de son seul instinct. La trempe de son esprit le conduisait toujours vers le positif. Il repoussait les idées vagues, il abhorrait également les rêves des visionnaires et les abstractions des idéologues, et il traitait de rabâchage tout ce qui ne lui présentait pas des aperçus clairs et des résultats utiles. Il n'accordait réellement la valeur de sciences qu'aux seuls connaissances que l'usage des sens peut servir à contrôler et à vérifier, à celles qui s'appuient sur des observations et des expériences. Il avait voué un profond mépris à la fausse philosophie comme à la fausse philanthropie du 18^e siècle. Parmi les coryphées de ces doctrines, Voltaire était surtout l'objet de son aversion, et il poussait ce sentiment au point d'attaquer même, à tout propos, l'opinion générale sur son mérite littéraire.

Napoléon n'était pas irréligieux dans le sens ordinaire de ce terme. Il n'admettait pas qu'il y ait jamais eu un athée de bonne foi, il condamnait le déisme comme fruit d'une spéculation téméraire. Chrétien et Catholique, ce n'est qu'à la religion positive qu'il reconnaissait le droit de gouverner les sociétés humaines. Il regardait le Christianisme comme la base de toute civilisation, le Catholicisme comme le culte le plus favorable au maintien de l'ordre et de la tranquillité du monde moral, le Protestantisme comme une source de troubles et de déchiremens. Indifférent quant à sa personne aux pratiques religieuses, il les respectait trop pour jamais se permettre des plaisanteries sur ceux qui les suivaient. Il est possible que la religion ait été en lui moins une affaire de sentiment, que le résultat d'une politique éclairée; mais quel-

qu'ait été à cet égard le secret de son âme, il eut soin de ne point le trahir.

Ses opinions sur les hommes se concentraient dans une idée qui malheureusement pour lui avait acquis dans sa pensée la force d'un axiome. Il était persuadé que nul homme, appelé à paraître sur la scène publique ou engagé seulement dans les poursuites actives de la vie, ne se conduisait, ni ne pouvait être conduit, par un autre ressort que celui de l'intérêt. Il ne niait pas la vertu et l'honneur; mais il prétendait que ni l'un ni l'autre de ces sentimens n'avait jamais servi de principal guide qu'à ceux qu'il qualifiait de rêveurs et auxquelles, à ce titre, il refusait dans sa pensée toute faculté requise pour prendre part avec succès aux affaires de la société.

J'ai passé bien des momens à disputer avec lui sur cette thèse que repoussait ma conviction, et dont je tâchai de lui démontrer la fausseté, dans la latitude au moins qu'il donnait à son application. Je n'ai jamais réussi à le faire fléchir sur cet article.*)

Il était doué d'un tact particulier pour reconnaître les hommes qui pourraient lui être utiles. Il découvrait bien vite en eux le côté par lequel il en tirerait le plus de parti. N'oubliant cependant jamais de chercher le gage de leur fidélité dans un calcul d'intérêt, il avait soin de les lier à sa propre fortune, en les compromettant de manière à ce que tout retour à d'autres engagemens leur fut coupé.

*) Ce qui est dit ici des motifs peu louables auxquels Napoléon attribuait toutes les actions humaines, rappelle le jugement que Montaigne a porté sur le célèbre historien italien Guicciardini. Le passage suivant pourrait s'appliquer mot pour mot à Napoléon: „J'ai remarqué que de tant d'actes et effets qu'il juge, de tant de mouvemens et conseils, il n'en rapporte jamais un seul à la vertu religion et conscience, comme si ces parties-là étaient du tout éteintes au monde, et de toutes les actions, pour belles par apparence qu'elles soient d'elles-mêmes, il en rejette la cause à quelque occasion vicieuse ou à quelque profit. Il est impossible d'imaginer que parmi cet infini nombre d'actions de quoi il juge, il n'y en ait eu quelque une produite par la voie de la raison. Nulle corruption peut avoir saisi les hommes si universellement que quelqu'un n'échappe à la contagion. Cela me fait craindre, qu'il y ait un

Il avait surtout étudié le caractère national des Français, et l'histoire de sa vie a prouvé qu'il l'avait bien saisi. Il regardait en particulier les Parisiens comme des enfans, et comparait souvent Paris au grand opéra. Lui ayant reproché un jour les faussetés palpables dont fourmillaient la plus part de ses bulletins, il me dit en riant: „Ce n'est pas pour vous que je les écris, les Parisiens croient tout, et je pourrais leur conter de bien autres choses encore qu'ils ne s'y refuseraient pas.“

Des discussions sur des points d'histoire étaient fréquemment le sujet de ses entretiens. Elles décélaient ordinairement de l'ignorance sur les faits, mais une sagacité extrême à juger les causes et les conséquences. Il devinait ainsi plus qu'il ne savait, et tout en prêtant aux personnes et aux événemens la couleur de son propre esprit, il les expliquait d'une manière ingénieuse. Comme il revenait toujours sur les mêmes citations, il devait avoir puisé dans un petit nombre d'ouvrages, et particulièrement d'abrégés, les points les plus saillans de l'histoire ancienne et de celle de la France. Il portait cependant dans sa mémoire un recueil assez riche de noms et de faits, pour en imposer à ceux dont les études étaient moins solides encore que les siennes.

Ses héros étaient Alexandre, César, et surtout Charlemagne. La prétention d'être le successeur de fait et de droit de celui-ci, l'occupait singulièrement. Je l'ai vu se perdre avec moi dans des discussions interminables pour soutenir cet

peu du vice de son goût, et peut-être advenu qu'il ait estimé les autres selon soi.“ Essais I. II. chap. 10. Je crois avoir lu quelque part, que Napoléon faisait grand cas de Guicciardini. Ce qui est certain, c'est qu'il admirait sincèrement Macchiavelli. Or il y a entre Guicciardini et Macchiavelli, quoique tous les deux vrais enfans de leur siècle, cette différence notable, que l'un se contentait de peindre la dépravation générale de ses contemporains dans les couleurs hideuses de la vérité, sans avoir l'air d'y applaudir, tandis que l'autre en était le plus zélé et le plus impudent panégyriste. Car tout ce que l'on a fait pour absoudre Macchiavelli de ce reproche, n'est qu'un tissu de mauvais sophismes. Il était l'homme de son temps, voilà tout ce que l'on peut dire pour l'excuser.

étrange paradoxe par les plus faibles raisonnemens. Ce fut apparemment ma qualité d'Ambassadeur d'Autriche qui me valut son obstination sur ce chapitre. Un de ses regrets les plus vifs et les plus constans, était de ne pas pouvoir invoquer le principe de la légitimité comme base de sa puissance. Peu d'hommes ont plus profondément senti que lui, combien l'autorité privée de ce fondement est précaire et fragile, et combien elle prête les flancs aux attaques. Toutefois il ne manquait aucune occasion pour protester envers moi, avec empressement, contre ceux qui pourraient s'imaginer qu'il occupait le trône en qualité d'usurpateur. „Le trône de France“, m'a-t-il dit plus d'une fois, „était vacant. Louis n'a pas su s'y maintenir. Si j'eusse été à sa place, la révolution malgré les progrès immenses qu'elle avait fait dans les esprits sous les règnes précédans, ne se serait jamais consommée. Le Roi tombé la République s'est emparée du sol de la France, c'est elle que j'ai déplacée. L'ancien trône était enseveli sous ses décombres, j'ai dû en fonder un nouveau. Les Bourbons ne sauraient régner sur cette création; ma force consiste dans ma fortune; je suis nouveau comme l'Empire; il y a donc entre l'Empire et moi homogénéité parfaite.“

Cependant j'ai souvent pensé qu'en s'exprimant ainsi, Napoléon ne cherchait qu'à s'étourdir ou à dérouter l'opinion, et la démarche directe qu'il fit envers Louis XVIII en 1804, semble confirmer ce soupçon. Me parlant un jour de cette démarche il me dit: „La réponse de Monsieur était noble, elle était pleine de fortes traditions. Il y a, dans les legitimes, quelque chose qui ne tient pas au seul esprit. Si Monsieur n'avait consulté que son esprit, il se serait arrangé avec moi, et je lui aurais fait un sort magnifique.“

Il était de même très frappé de l'idée de ramener à la divinité l'origine de l'autorité suprême. Il me dit un jour à Compiègne, peu après son mariage avec l'Archiduchesse: „Je vois, que l'Impératrice, en écrivant à son père, met sur l'adresse: A sa sacrée Majesté Impériale. Ce titre est-il

d'usage chez vous ?" Je lui dis qu'il l'était par la tradition de l'ancien Empire Germanique qui portait le titre de Saint-Empire, et parce qu'il était également attaché à la Couronne Apostolique de l'Hongrie. Napoléon me répliqua alors d'un ton solennel : „L'usage est beau et bien entendu. Le pouvoir vient de Dieu et c'est par là seulement qu'il peut se trouver placé hors de l'atteinte des hommes. D'ici à quelque temps j'adopterai le même titre.“

Il attachait beaucoup de prix à la noblesse de sa naissance et à l'antiquité de sa famille. Plus d'une fois il a pris à tâche de me démontrer, que l'envie et la calomnie seules avaient pu jeter du louche sur sa noblesse. „Je suis placé“, me dit-il, „dans une position singulière. Je trouve des Généalogistes qui voudraient faire remonter ma race jusqu'au déluge; et il existe des partis qui prétendent que je suis né roturier. La vérité est entre deux. Les Buonaparte sont de bons gentilshommes Corses, peu illustrés, puisque nous ne sortions guères de notre île, mais bien meilleurs que beaucoup de freluquets qui s'avisent de nous ravalier.“

Napoléon se regardait comme un être isolé dans le monde, fait pour le gouverner et pour diriger tous les esprits à son gré. Il n'avait d'autre considération pour les hommes que celle que peut avoir un chef d'atelier pour ses ouvriers. L'un de ceux auxquels il paraissait le plus attaché était Duroc. „Il m'aime comme un chien aime son maître“, c'est la phrase dont il se servit en me parlant de lui. Il comparait le sentiment de Berthier pour sa personne à celui d'une bonne d'enfant. Ces comparaisons, loin d'être étrangères à sa théorie des mobiles qui font agir les hommes, en étaient une conséquence naturelle; là où il rencontrait des sentimens auxquels il ne pouvait appliquer son calcul de pur intérêt, il en cherchait la source dans une espèce d'instinct.

On a beaucoup parlé de la superstition de Napoléon, et presque autant de son manque de bravoure personnelle. L'une et l'autre de ses accusations reposaient, ou sur des notions

fausses ou sur des aperçus mal digérés. Napoléon croyait à la fortune; et qui plus que lui en avait fait l'essai? Il aimait à vanter son étoile, il était fort aise que le vulgaire ne répugnât pas à le croire un être privilégié. Mais il ne se trompait pas lui-même et, ce qui est plus, il ne se souciait point d'accorder à la fortune une trop grande part dans son élévation. Je lui ai souvent entendu dire: „On m'appelle heureux parce que je suis habile; ce sont les hommes faibles qui accusent de bonheur les hommes forts.“

Je citerai ici une anecdote qui prouve, jusqu'à quel point il comptait sur l'énergie de son âme et se croyoit au dessus des accidens de la vie. Parmi les paradoxes qu'il se plaisait à soutenir sur des questions de médecine et de physiologie (sujets qu'il abordait avec une sorte de prédilection), il prétendait que la mort n'était souvent que l'effet d'une absence de volonté assez forte dans les individus. Un jour à St. Cloud ayant fait une chute dangereuse (il fut jeté d'une calèche sur une borne qui manqua lui enfoncer l'estomac*), le lendemain, lorsque je lui demandai des nouvelles de sa santé, il me répondit d'un grand sérieux: „J'ai complété hier mes expériences sur le pouvoir de la volonté. Quand le coup a porté sur mon estomac, j'ai senti la vie en échapper; j'ai tout juste eu le temps de me dire que je ne voulais pas mourir, et je vis! Tout autre à ma place serait mort.“ Si l'on veut appeler cela superstition, il faut convenir au moins qu'elle était bien différente de celle qui lui a été attribué.

Il en est de même de sa bravoure. Il tenait fortement à la vie; mais une somme immense de destinées se trouvant liée à la sienne, il lui était permis, sans doute, d'y voir autre chose que la chétive existence d'un individu. Il ne se croyait donc point appelé à exposer „César et sa fortune“ uniquement pour

*) Je ne suis point éloigné de croire que cet accident a pu contribuer à développer le germe de la maladie à laquelle Napoléon a succombé à St. Hélène, et je suis surpris que cette remarque n'ait jamais été faite. Il est certain toutefois qu'il m'a désigné plusieurs fois cette maladie comme héréditaire dans sa famille.

faire preuve de courage. D'autres grands capitaines en ont pensé et agi comme lui. S'il manquait de cet aiguillon qui constitue les casse-cous, ce n'était certainement pas une raison pour le taxer de poltronnerie, comme quelques-uns de ses ennemis n'ont pas hésité à faire. L'histoire de ses campagnes a suffisamment prouvé qu'il était toujours à la place, dangereuse ou non, qui convenait au Chef d'une grande armée.

Dans la vie privée, sans jamais avoir été d'un commerce aimable, il était facile et il poussait même souvent l'indulgence jusqu'à la faiblesse. Bon fils et bon parent, avec ces nuances que l'on rencontre plus particulièrement dans l'intérieur des familles bourgeoises italiennes, il souffrait des débordemens de quelques uns de siens, sans déployer une force de volonté suffisante pour en arrêter le cours, lors même qu'il aurait dû le faire dans son intérêt évident. Ses sœurs en particulier obtenaient de lui ce qu'elles voulaient. Ni l'une ni l'autre de ses épouses n'ont jamais eu à se plaindre des procédés personnels de Napoléon. Bien que le fait soit assez constaté, un mot de l'Archiduchesse Marie Louise le mettait dans un nouveau jour. „Je suis sûre“, me dit-elle quelque temps après son mariage, „qu'à Vienne on s'occupe beaucoup de moi et que l'opinion générale y est que je suis livrée à des angoisses journalières. C'est ainsi que la vérité n'est souvent pas vraisemblable. Je n'ai pas peur de Napoléon, mais je commence à croire qu'il a peur de moi.“

Simple, et souvent même coulant, comme il était dans la société privée, il se montrait peu à son avantage dans le grand monde. On imaginerait difficilement plus de gaucherie dans la tenue que Napoléon en avait dans un salon. Les peines qu'il se donnait pour corriger les défauts de sa nature et de son éducation, ne faisaient que d'autant plus ressortir tout ce qui lui manquait. Je suis persuadé qu'il eut fait de grands sacrifices pour pouvoir hausser sa taille et ennoblir sa tournure qui, à mesure que son embonpoint augmentait, devenait plus commune. Il marchait de préférence sur la pointe des

pieds; il s'était donné une espèce de mouvement de corps qu'il avait copié de Louis XVI et de Louis XVIII. Ses costumes étaient étudiés, pour faire contraste dans leurs rapprochemens avec ceux du cercle qui l'entourait, ou par leur extrême simplicité ou par leur extrême magnificence. Il est certain qu'il a fait venir Talma pour lui apprendre des poses. Il protégeait beaucoup cet acteur, et son affection tenait en grande partie à une ressemblance qui en effet existait entre eux. Il était bien aise de voir Talma en scène; on eût dit qu'il se retrouvait en lui.

Jamais il n'est sorti de sa bouche un mot gracieux, ni seulement bien tourné, vis-à-vis d'une femme, bien que l'effort pour en trouver s'exprimât souvent sur sa figure et dans le son de sa voix. Il ne parlait aux dames que de leur toilette dont il se déclarait juge minutieux et sévère, ou bien du nombre de leurs enfans, et l'une de ses questions habituelles était si elles les avaient nourris elles-mêmes, question qu'il leur adressait ordinairement avec les termes les moins usités dans la bonne compagnie. Il s'avisait aussi parfois de leur faire subir en quelque sorte des interrogatoires sur des relations secrètes de société, ce qui donna à ses entretiens plutôt l'air d'admonitions, déplacées au moins dans le choix du lieu et des formes, que le caractère poli des conversations d'un cercle. Ce défaut de savoir faire lui attira plus d'une fois des reparties qu'il n'eut pas l'adresse de relever. Son sentiment contre les femmes se mêlant de politique ou d'administration en particulier, était poussé à la haine*).

*) Madame de Staël s'adressa à moi en 1810, pour obtenir de Napoléon par mon intermédiaire la permission d'habiter Paris. Tout le monde a connu le prix extraordinaire qu'elle attachait à cette faveur, et je puis me dispenser d'en retracer les motifs. Je n'avais pas de raison pour accorder un intérêt particulier à la sollicitation de Mme de Staël, je savais d'ailleurs que ma protection lui serait peu utile. Il se présentait cependant une occasion où je pus placer sous les yeux de Napoléon la demande de cette femme célèbre. „Je ne veux pas de Mme de Staël à Paris“, me dit-il, „et j'ai pour cela de bonnes raisons.“ Je lui répondis que, s'il pouvait en être ainsi, il n'était pas moins certain que par sa manière de traiter une femme il lui

Pour juger cet homme extraordinaire, il faut le suivre sur le grand théâtre pour lequel il était né. La fortune avait, sans doute, beaucoup fait pour Napoléon, mais par la force de son caractère, par l'activité et la lucidité de son esprit et par son génie décidé pour les grandes combinaisons de l'art militaire, il s'était mis au niveau de la place qu'elle lui avait destinée. N'ayant qu'une seule passion, il ne perdait jamais ni son temps ni ses moyens à des objets qui eussent pu l'éloigner de son but. Maître de lui-même, il le devint bientôt des hommes et des événements. Dans quelque temps qu'il eut paru, il aurait joué un rôle marquant. Mais l'époque où il fit les premiers pas de sa carrière était particulièrement propre à faciliter son élévation. Entouré d'individus qui au milieu d'un monde en dissolution marchaient au hasard, sans direction fixe, et livrés à tous les genres d'ambition et de convoitise, lui seul sut former un plan, y tenir ferme et le conduire à sa fin. C'est dans le cours de sa seconde campagne d'Italie qu'il avait conçu celui qui devait le porter au sommet de la puissance. „Jeune“, m'a-t-il dit, „j'ai été révolutionnaire par ignorance et par ambition. A l'âge de la raison, j'ai suivi ses conseils et mon instinct, et j'ai écrasé la révolution.“

Il était tellement habitué à se regarder comme nécessaire au maintien du système qu'il avait créé, qu'à la fin il ne comprenait plus comment le monde pourrait aller sans lui. Je n'ai aucun doute que ce ne fut du fond de son âme et de pleine conviction que, dans notre entretien à Dresde en 1813, il me dit ses propres paroles : „Je périrai peut-être, mais j'entraînerai dans ma chute les trônes et la société toute entière“.

Les succès prodigieux dont sa vie était remplie avaient sans doute fini par l'aveugler; mais jusqu'à la campagne de

donnait un relief que sans cela elle n'aurait peut-être pas. „Si Mme de Staël“, me répondit Napoléon, „voulait ou savait être royaliste ou républicaine, je n'aurais rien contre elle; mais elle est une *machine à mouvement* qui remue les salons. Ce n'est qu'en France qu'une pareille femme est à craindre, et je n'en veux pas.“

1812 où pour la première fois il succomba sous le poids des illusions, il n'avait jamais perdu de vue ces calculs profondément réfléchis par lesquels il avait tant de fois triomphé. Même après le désastre de Moscou nous l'avons vu défendre son existence avec autant de sang froid que d'énergie, et sa campagne de 1814 fut sans contredit celle dans laquelle, avec des moyens fort réduits, il déploya le plus de talent militaire. Je n'ai jamais été de ceux — et leur nombre était considérable — qui ont cru qu'après les événemens de 1814 et 1815, il essayerait de se créer une nouvelle carrière en descendant au rôle d'aventurier et en donnant dans des projets romanesques. Son esprit et la trempe de son âme lui faisaient mépriser tout ce qui était mesquin. Semblable aux gros joueurs, les chances d'une partie subalterne au lieu de lui plaire l'eussent abreuvé de dégoût.

On a souvent agité la question si Napoléon était foncièrement bon ou méchant. Il m'a toujours paru que ces épithètes telles qu'on les entend ordinairement, ne sont point applicables à un caractère comme le sien. Constamment occupé d'un seul objet, livré jour et nuit au soin de tenir le gouvernail d'un Empire qui, dans ses accroissemens progressifs, a fini par embrasser les intérêts d'une grande partie de l'Europe, il ne reculait jamais devant la crainte des froissemens qu'il pouvait causer, ni même devant la somme immense de souffrances individuelles, inséparables de l'exécution de ses projets. Tel qu'un char lancé écrase ce qu'il rencontre sur sa route, Napoléon ne songeait qu'à avancer. Il ne tenait aucun compte de ceux qui n'avaient pas su se mettre en garde; il était tenté parfois de les accuser de stupidité. Impassible pour tout ce qui se trouvait hors de la direction de sa route, il ne s'en occupait, ni en bien ni en mal. Il a pu compatir aux malheurs *bourgeois*, il était indifférent aux malheurs *politiques*.

Il en était de même par rapport aux instrumens dont il se servait. La générosité désintéressée n'était pas dans son âme. Il ne dispensait ses faveurs et ses bienfaits qu'à raison



du prix qu'il attachait à l'utilité de ceux qui les recevaient. Il traitait les autres comme il se croyait traité par eux. Il acceptait tous les services, sans scruter ni les motifs ni les opinions ni les antécédens de ceux qui les lui offraient, sauf à en faire usage dans le seul calcul de ses propres besoins.

Napoléon avait deux faces. Comme homme privé il était facile et traitable, sans être ni bon ni méchant. En sa qualité d'homme d'état, il n'admettait aucun sentiment; il ne se décidait ni par affection ni par haine. Il écrasait ou écartait ses ennemis sans consulter autre chose que la nécessité ou l'intérêt de s'en défaire; ce but atteint il les oubliait et ne les persécutait pas.

On a fait bien des tentatives inutiles et dépensé vainement beaucoup d'érudition pour comparer Napoléon à tel ou tel de ses prédécesseurs dans la carrière des conquêtes et des bouleversemens politiques. La manie des parallèles a fait un mal réel à l'histoire. Elle a répandu un faux jour sur les caractères les plus marquans; elle a souvent entièrement dénaturé le point de vue sous lequel il fallait les envisager. Il est impossible de juger un homme, en le détachant du cadre dans lequel il s'est trouvé placé et de l'ensemble des circonstances qui ont agi sur lui. Quant même la nature se serait pluë à créer deux individus absolument semblables, leur développement dans des temps et des situations qui n'admettraient aucune analogie, effacerait nécessairement leur ressemblance primitive et confondrait le peintre maladroit qui voudrait la reproduire sous son pinceau. Le véritable historien, celui qui sait tenir compte des élémens variés à l'infini qui doivent entrer dans la composition de ses tableaux, celui-là, dis-je, renoncera bien volontiers à la vaine prétention de comparer Napoléon, soit aux héros de l'antiquité, soit aux conquérans barbares du moyen âge, soit (excepté pour le talent militaire) à un grand Roi du siècle dernier, soit à un usurpateur de la trempe de Cromwell. Aucun de ces rapprochemens hasardés ne saurait offrir de nouvelles lumières à l'instruction de la postérité, mais inévitablement ils fausseraient la vérité de l'histoire.

Le système de conquêtes de Napoléon était d'ailleurs d'un caractère tout particulier. La domination universelle à laquelle il visait, n'avait pas pour objet de concentrer dans ses mains le gouvernement direct d'une masse énorme de pays, mais bien d'établir une suprématie centrale sur les Etats de l'Europe d'après l'idéal défiguré et exagéré de l'Empire de Charlemagne. Si des considérations momentanées lui ont fait abandonner ce système, si elles l'ont entraîné à s'approprier, ou à incorporer au territoire français des contrées auxquelles, pour son intérêt bien-entendu, il n'aurait pas dû toucher, ces mesures essentiellement nuisibles à l'affermissement de son pouvoir, loin d'avancer le développement du grand plan qui occupait le fond de sa pensée, n'ont servi qu'à le renverser et à le détruire. Ce plan se serait également étendu à l'Eglise. Il voulait fixer à Paris le siège du Catholicisme et détacher le Pape de tout intérêt temporel en lui assurant la suprématie spirituelle sous l'égide de la France Impériale.

Dans ses combinaisons politiques et militaires, Napoléon ne manquait pas de faire une large part à la faiblesse et aux fautes de ceux qu'il avait à combattre. Il faut convenir qu'une longue expérience ne l'autorisait que trop à suivre ce principe. Mais il est certain aussi qu'il en a abusé et que l'habitude de mépriser les facultés et les moyens de ses adversaires a été une des principales causes de sa chute. L'alliance de 1813 l'a tué parce qu'il n'a jamais pu se persuader qu'une coalition pourrait maintenir l'esprit d'union parmi ses membres et persévérer dans le but de son action.

L'opinion du Monde est partagée encore, et le sera peut-être toujours, sur la question si Napoléon a mérité en effet le titre de grand homme? Il serait impossible de disputer de grandes qualités à celui qui, sorti de l'obscurité, a pu, en peu d'années, devenir le plus fort et le plus puissant parmi ses contemporains! Mais force, puissance, supériorité, sont des termes plus ou moins relatifs. Pour apprécier au juste *le degré* de génie qu'il a fallu à un homme pour dominer son siècle,

il faut avoir *la mesure de ce siècle*. Tel est le point de départ qui établit une divergence essentielle dans les jugemens de Napoléon. Si l'ère de la révolution française a été, comme ses admirateurs le pensent, l'époque la plus brillante, la plus glorieuse de l'histoire moderne, Napoléon qui a su y atteindre la première place et la conserver pendant quinze ans, a été, sans contredit, un des plus grands hommes qui jamais aient paru. Si, au contraire, il n'a eu qu'à s'élever comme un météore au-dessus des brouillards d'une dissolution générale; s'il n'a trouvé autour de lui que les débris d'un état social ruiné par l'excès d'une fausse civilisation; s'il n'a eu à combattre que des résistances amorties par la lassitude universelle, des rivalités impuissantes, des passions ignobles, enfin, au dehors comme au dedans, des adversaires désunis et paralysés par leur désunion: il est certain que l'éclat de ses succès diminue à proportion de la facilité qu'il a eue à les obtenir. Or, comme dans notre opinion telle a été en effet la position des choses, tout en reconnaissant ce qu'il y a eu d'extraordinaire et d'imposant dans la carrière de Napoléon, nous ne sommes point en danger de nous exagérer l'idée de sa grandeur.

Le vaste édifice qu'il avait construit, était exclusivement l'ouvrage de ses mains, et lui-même était la clef de la voûte. Mais cette gigantesque construction manquait essentiellement de base; les matériaux qui le composaient n'étaient que les décombres d'autres édifices, les uns pourris, les autres sans consistance dès leur création. La clef de la voûte a été soulevée et le bâtiment a croulé de fond en comble.

Telle est en peu de mots l'histoire de l'Empire français. Conçu et créé par Napoléon, il n'a existé qu'en lui seul; avec lui, il a dû s'éteindre.

